

Confinement du champ politique et destruction du sens

Une analyse du discours d'investiture de M. Nicolas Sarkozy de Nagy-Bocsa

(Discours prononcé le 14 janvier 2007)

par Jean Blairon, Directeur de l'asbl RTA et Emile Servais, Sociologue

UNE ÉVOLUTION DU « MONDE » POLITIQUE EN TANT QUE CHAMP

Pierre Bourdieu désigne par « champ » un univers au moins partiellement autonome, doté de règles qui lui sont propres : droit d'entrée (par exemple, pour devenir un protagoniste : avoir milité dans un parti), relations entre les protagonistes - comme les producteurs, les destinataires-, critères de légitimité, épreuves permettant de doter de valeur (élections, mais aussi respect de la parole donnée), etc.

Notre modernité s'est de fait construite sur la séparation progressive de divers champs : le champ culturel, le champ religieux et le champ politique ont par exemple conquis une indépendance respective dont ils ne disposaient pas au XVII^{ème} siècle.

Cette autonomie comporte toutefois ses propres dangers; comme la tendance à la fermeture et au confinement.

Nous avons par exemple montré dans l'étude que nous avons consacrée à une institution culturelle¹ les effets problématiques de la fermeture sur soi du champ esthétique, que Michel de Certeau abordait à partir du concept d' « autonomie molle » (entendons une autonomie non critique).

Le champ médiatique n'échappe pas à ce risque ; c'est notamment ainsi que nous avons cru pouvoir expliquer une partie des enjeux

du récent « docu-fiction » où la télévision de service public belge francophone n'avait pas hésité à annoncer la séparation du pays.

Avec M. Sarkozy², nous assistons, pour ce qui concerne le champ politique, à un fonctionnement d'une tout autre ampleur encore : sa pratique politique nous paraît faire porter sur le champ politique les effets du confinement propre au champ médiatique, sur lequel il s'aligne absolument. Nous sommes donc en face d'un confinement redoublé : un champ politique qui tourne sur lui-même; un champ politique qui s'aligne sur les règles, elles-mêmes de plus en plus confinées, du champ médiatique.

INSTITUTION TOTALE VIRTUELLE ET ENTREPRISE DE DÉCERVELAGE

Nous avons déjà été amenés à montrer que l'action et le discours de M. Sarkozy relevaient de procédés que Goffman identifiait à l'attaque de l'autonomie culturelle du destinataire.

Rappelons que le sociologue canadien avait observé les pratiques d'un hôpital psychiatrique et qu'il avait construit à partir des éléments récoltés le concept d' « institution totale ».

Il entendait par là notamment une institution coercitive dont le but (officieux) consistait à



« agir sur le moi », à le désintégrer pour le rendre adaptable. Goffman avait aussi réussi à mettre en lumière des procédés précis qui permettaient l'efficacité recherchée.

Dans l'ouvrage que nous avons consacré à ses travaux, nous avons été amenés à poser l'hypothèse d'une *institution totale virtuelle* pour caractériser la domination culturelle dans la société contemporaine et nous avons trouvé ultérieurement que l'épisode qui avait opposé le Ministre de l'Intérieur français à la jeunesse des banlieues pouvait être décrit à partir des procédés de destruction de l'autonomie culturelle dont le concept d'« institution totale virtuelle » fournit la matrice.

L'écrivain Bernard Noël, a pour sa part, dans une partie de son oeuvre, voulu rendre possible la dénonciation des pouvoirs abusifs (écrasement de la Commune de Paris, génocide argentin, guerre d'Algérie, par exemple). Il donne cette description générique du pouvoir dans notre société :

« La force brutale et totalitaire avait l'avantage de ne pouvoir être ignorée : elle était parfaitement située, parfaitement claire, et elle se dénonçait au fond elle-même. Le monde de la force et de la résistance est un monde simple. Les droits de l'homme y ont un sens, et les violences qui leur sont faites les renforcent. Le monde du décervelage est un monde inconnu. Peut-être un monde sans règles, car le pouvoir est en contradiction avec les valeurs qui traditionnellement le fondent. Pour la première fois, le pouvoir s'y établit sur la confusion et non plus sur l'ordre. Le pouvoir qui tire sa légitimation de l'économie ne peut se réclamer de la morale que par un abus de langage. Sa seule valeur efficace est le cynisme et le mensonge. Sa violence la plus radicale est de priver de sens tout notre comportement défensif³. »

Il est difficile de ne pas voir une articulation forte entre les deux schèmes de raisonnement.

L'institution totale virtuelle et ses procédés peuvent être considérés comme une manière de comprendre les règles de ce monde sans règles où le pouvoir s'établit sur la confusion et procède au décervelage.

M.Sarkozy de Nagy Bocsa paraît être une des incarnations les plus abouties d'un tel fonctionnement.

Le « J'ai changé », martelé à dix reprises par le candidat de la droite dès le début de son discours d'investiture par l'UMP ne concerne en tout cas pas son « économie de langage », sa « grammaire », au sens où Jean-Pierre Faye entendait ces mots.

Les mêmes procédés que ceux qui ont prévalu à l'épisode « racaille » sont en effet toujours actifs dans le discours⁴ qui assure son « triomphe ».

Celui qui a eu « *l'impression de partir à la guerre* » en entrant en politique a cru bon, dans un discours d'anthologie, de faire à une France qui n'en demande pas tant, le don de sa personne :

« A l'orée de cette campagne où pendant des semaines je vais beaucoup donner, beaucoup recevoir et, peut-être, beaucoup payer – je veux que chacun d'entre vous soit convaincu de la farouche détermination, de l'énergie infinie que j'irai puiser dans la part la plus profonde de moi-même pour faire triompher la cause qui nous unit tous⁵ ».

Nous allons voir que ce discours et ce qu'il incarne nous font franchir un seuil inquiétant dans l'alignement du champ politique sur le champ médiatique, avec comme conséquence de faire entrer le premier dans l'orbite destructrice de l'institution totale virtuelle.



UN LAPSUS RÉVÉLATEUR

Le texte du discours téléchargé sur internet mentionne *seul le prononcé fait foi*.

On ne saurait malheureusement pas mieux dire, puisque, lors du show de son investiture, le candidat Sarkozy trébuche et laisse échapper un lapsus qui n'a curieusement pas été commenté par la presse.

« J'ai changé parce que les épreuves de la vie m'ont changé. Je veux le dire avec pudeur mais je veux le dire parce que c'est la vérité et parce qu'on ne peut comprendre la peine de l'autre si on ne l'a pas éprouvée soi-même. On ne peut partager la souffrance de celui qui connaît un échec professionnel ou une déchirure personnelle si on n'a pas souffert soi-même. J'ai connu l'échec et j'ai dû le *sur-montrer*. »

Jeter le privé en pâture au public, se transformer en « événement » (en fait divers) constitue de fait le droit d'entrée du champ politique aligné. Etaler sa vie privée (par exemple des épreuves ou des « souffrances » personnelles) permet **à la fois** de tirer les profits d'une position haute dans le champ médiatique et de se présenter comme victime des mêmes avantages : telle est une des faces du pouvoir qui s'établit sur la confusion.

Faussement subie, la « contrainte » de la « sur-exposition » est désormais pour certains la voie royale pour se distinguer dans un champ, le champ politique, dont les épreuves touchaient traditionnellement à l'action et à ses résultats.

Nous assistons dès lors à un renversement : de nombreux auteurs avaient défendu l'idée que la virtualisation d'un événement (sa médiatisation) devait désormais être considérée comme faisant intrinsèquement partie de l'événement qu'elle prolonge⁶. Avec

M. Sarkozy, c'est le contraire qui se produit : c'est l'action politique qui doit s'intégrer dans le discours qui en assure la virtualisation, autrement dit c'est elle qui devient une séquence de la séquence médiatique.

LA CONTAGION DE LA FORME

Cette intégration de la politique aux règles qui président à la virtualisation de l'événement s'opère essentiellement au niveau de la forme.

Nous voudrions montrer qu'il y a dans le discours « politique » du candidat à l'Élysée un alignement de forme sur l'économie de langage médiatique, alignement de forme qui est aussi un alignement de valeur.

Il s'agit ici toutefois d'une valeur particulière, à savoir *le renversement de toutes les valeurs*⁷ ; c'est en effet ce que nous pouvons observer dans un discours qui constitue une machine de privation généralisée de sens, au sens que Bernard Noël donne à ce fonctionnement, rappelé supra : un nihilisme fait de cynisme et de mensonge.

L'ART DE LA DÉCOUPE

Cette judicieuse expression est employée par Bernard Noël pour désigner un usage déréglementé de la métonymie (qui suppose stylistiquement un lien entre, par exemple, la partie et le tout, comme la voile pour le navire) :

« L'actualité, telle que nous la pratiquons est liée à l'art de la découpe, qui consiste (...) à prélever un morceau du présent de manière à le rendre significatif. Cette découpe-là suppose d'une part que le morceau en dira davantage que le tout, et d'autre part que le tout sera caché par le morceau. La découpe ainsi entendue est également ce que, de nos jours, on appelle l'information⁸. »



Effectivement, l'économie de langage médiatique est fréquemment passée de la concrétisation à la fausse concrétion : l'exemple unique (si ce n'est l'exception) est utilisé pour rendre consistante une règle (ou une catégorie) qui ne le concerne qu'en partie (c'est ainsi qu'on parle par exemple de « la » jeunesse des banlieues, c'est ainsi qu'on « fonde » des « évolutions », des « de plus en plus » appuyés sur un seul cas de figure, et, in fine, qu'on produit de toutes pièces un « axe du Mal ») : le morceau remplace le tout de façon non fondée, et le cache de façon fort commode, notamment en le soustrayant aux exigences de la démonstration.

Plusieurs séries de découpes structurent le discours de M. Sarkozy ; nous allons nous intéresser aux deux premières.

La première concerne son « changement », qui aurait été produit par sa « compréhension » du fait que la politique pouvait avoir à faire avec les émotions personnelles (« Je pensais que la politique n'avait rien à voir avec mes émotions personnelles. J'imaginai qu'un homme fort se devait de dissimuler ses émotions (...)J'ai compris que l'humanité est une force pas une faiblesse »).

S'ensuit le récit de sa conversion : « J'ai changé parce que le pouvoir m'a changé. Parce qu'il m'a fait ressentir l'écrasante responsabilité morale de la politique. Le mot « morale » ne me fait pas peur. »

Sont alors citées des « expériences » de « contemplation » qui constituent son chemin de Damas :

- le visage accablé des parents d'une jeune fille brûlée vive;
- le douleur du mari d'une jeune femme tuée par un multirécidiviste;
- les victimes (que la société est accusée d'ignorer);

- l'angoisse de l'ouvrier devant la fermeture de son usine;
- le mémorial de Yad Vashem dédié aux victimes de la Shoah;
- le testament du frère Christian égorgé par le GIA;
- la rencontre de Mandel, Ministre de l'Intérieur en 1940, qui plaide pour la résistance.

Cette liste mériterait à elle seule une longue analyse, notamment des amalgames que sa seule succession permet (par exemple être résistant aujourd'hui c'est renforcer une répression rendue nécessaire par l'ignorance des victimes dans laquelle la société est supposée se complaire).

Mais reconnaissons son « mérite » premier : elle permet de présenter la pratique de M. Sarkozy dans l'ordre du changement et dans l'ordre de la morale, alors qu'elle ne fait que confirmer ses « dérapages » (notamment le recours à certains types de faits divers et à leur manipulation à des fins qui s'avancent masquées).

Cet « art de la découpe » permet de moraliser le cynisme, de masquer le mensonge : la continuation des pratiques qui lui sont reprochées (comme dans l'épisode « racaille ») est présentée comme la preuve de son changement...

La deuxième série de découpes concerne la France elle-même, personnifiée dans une série de concrétisations événementielles ; la France, c'est ainsi :

- la fille de Mandel, qui a 14 ans lorsque son père est assassiné par les collaborateurs (ceci permet d'enchaîner la deuxième série à la première);
- Guy Môquet fusillé à 17 ans;



- Jeanne d'Arc, brûlée à 19 ans;
- Gambetta (dont on rappelle qu'il est « un émigré naturalisé français », comme M Sarkozy lui-même) qui organise la résistance aux Prussiens à 32 ans;
- le Général de Gaulle à 50 ans, lorsqu'il énonce l'appel du 18 juin;
- le tchadien Félix Eboué, « premier résistant de la France d'Outre-Mer »;
- les 58 ans de Zola quand il lance son « J'accuse »;
- Victor Hugo qui écrit les Misérables à 60 ans pour lutter contre l'ignorance et la misère;
- les 77 ans du « Tigre » qui fait la guerre jusqu'au bout;
- Simone Veil qui demande la dépénalisation de l'avortement;
- l'abbé Pierre qui lance son appel de 1954;
- Georges Pompidou « qui évite le pire en mai 68 »;

Cet inventaire est conclu par « la France elle a le visage, l'âge, la voix de tous ceux qui ont cru en elle, qui se sont battus pour elle, pour son idéal, pour ses valeurs, pour sa liberté. »

Cette suite sera suivie par une troisième qui inscrit M. Sarkozy lui-même dans cette « lignée », « Ma France, c'est... » Il n'est pas exagéré de résumer ce travail de découpe par une équivalence du genre de celle-ci : la Résistance= le nationalisme=la droite=la générosité.

Toutes les forêts peuvent être cachées par un tel alignement d'arbres : la décontextualisation permet l'amalgame, l'amalgame autorise la confiscation et le rapt.

On n'est pas surpris dans ce contexte de lire cette formule tout de même fort curieuse :

« Toute ma vie, j'ai rêvé d'être utile à la France, à mon pays, à ma patrie. Aujourd'hui vous (les militants de l'UMP) venez de réaliser la première étape de ce rêve. Seule compte à cet instant l'espérance de la foule immense que vous formez, tendue vers un seul but⁹ : *la victoire de la France.* »

On comprend certes que le candidat de la droite souhaite s'imposer. De là à présenter la victoire d'un parti et la sienne propre comme celle de la (vraie ?) France...

Le redoutable enchaînement des deux séries (et de leurs fausses concrétions) permet donc de présenter les combats de la gauche comme ceux de la droite, ceux de la droite comme ceux de la France, et Monsieur Sarkozy comme la Nation tout entière...

Ce fonctionnement formel est fréquent dans la logique médiatique; nous l'avons décrit comme une variante du procédé de « contamination », à savoir entre autres la familiarité imposée¹⁰.

Celle-ci peut être de langage (le langage médiatique devant être adopté par tous : réponses courtes, langage « clair », c'est-à-dire passe-partout et insignifiant, jeux d'accroche, etc.). Avec le discours que nous étudions, nous sommes passés à un autre stade : la familiarité imposée avec une catégorie que la structuration autonome du champ politique conduirait à considérer comme aberrante.

L'alignement formel du discours politique sur la logique du champ médiatique (du moins dans ses excès) permet une intervention de déstructuration de la logique du champ politique lui-même (il n'y a plus d'espace des positions repérable, la gauche équivaut à la droite, on alterne les propositions « chaudes » et les propositions « froides », exactement comme la télévision organise une alternance systématique des messages).



Tel est bien un des procédés qui permet d'atteindre à un « décervelage » qui « prive de sens tout comportement défensif », pour reprendre les termes de Bernard Noël.

L'ENVIRONNEMENT CHAOTIQUE

Goffman avait aussi observé que pour annihiler plus sûrement chez une personne ses capacités de résistance (au pouvoir de l'institution en l'occurrence), la plonger dans un environnement chaotique était efficace ; on entend par là, par exemple, la soumettre à un règlement imprévisible, capricieusement cruel, impossible à anticiper.

Si nous considérons qu'un discours d'investiture donne une idée de ce qui sera soutenu et de ce qui sera combattu par le candidat (c'est-à-dire du cadre réglementaire qu'il souhaite construire pour rendre possible la vie en commun), nous devons constater que M. Sarkozy nous propose un pareil environnement chaotique.

Lu dans sa globalité, le discours constitue de fait un océan tempétueux (à l'« énergie infinie ») de contradictions, dont nous nous étonnons qu'elles n'aient pas davantage été mises en lumière par les commentateurs - sauf à considérer que la connivence de forme avec le langage médiatique est telle que ces contradictions ne frappent plus ?

Citons-en trois.

« Etre de droite, c'est refuser de parler au nom d'une France contre une autre. C'est refuser la lutte des classes. (...) Ma France, c'est une nation ouverte, accueillante, c'est la patrie des droits de l'homme ».

Cet oecuménisme soudain est toutefois promptement réversible :

« Je respecte toutes les cultures à travers le monde. Mais qu'il soit entendu que si on vit en

France alors on respecte les valeurs et les lois de la République.

La soumission de la femme, c'est le contraire de la République (de tous temps ? Nda), ceux qui veulent soumettre leurs femmes n'ont rien à faire en France. La polygamie c'est le contraire de la République. Les polygames n'ont rien à faire en France. L'excision c'est une atteinte à la dignité de la femme, c'est le contraire de la République, ceux qui veulent la pratiquer sur leurs enfants ne sont pas les bienvenus sur le territoire de la République française. »¹¹

Et il est difficile de ne pas voir que toute la fin du discours oppose bien deux républiques : la République réelle (celle de son camp) et la République virtuelle (celle qu'il attribue à la gauche, faite de droits acquis exagérés, d'abus de l'aide sociale, de nivellement, de fausse égalité, etc.).

L'abus de langage est complet : c'est bien celui qui s'aligne sur le fonctionnement virtuel (le champ médiatique) qui revendique le monopole du réel - tout en ne parlant pas au nom d'une France contre une autre, bien entendu...

De la même manière, le candidat peut à la fois prétendre :

« Je veux être le Président d'une France qui dira à tous les pays de la Méditerranée : « sommes-nous condamnés indéfiniment à la vengeance et à la haine ? Rien ne doit être oublié, mais il nous appartient à tous de forger ici, dans le creuset des siècles et des civilisations, le destin commun de l'Europe, du Moyen-Orient et de l'Afrique, dans une relation d'égalité et de fraternité. »

Destin commun, certes, mais limité :

« Je veux avoir la liberté de dire que l'Europe doit se doter de frontières, que tous les pays du monde n'ont pas vocation à intégrer l'Europe



à commencer par la Turquie. A s'élargir sans limite (sic) on prend le risque de détruire l'union politique européenne, je ne l'accepterai pas. »

Troisième exemple de proposition chaotique, la promotion des « droits opposables ».

Sont cités : l'hébergement, le logement, la garde d'enfants, la scolarisation des enfants handicapés.

Cette liste est toutefois assortie d'un correctif :

« Mais ma République, c'est aussi celle des devoirs opposables », dont la liste, quant à elle, n'est nullement précisée...

Inutile de dire que l'articulation « droits » et « devoirs » opposables est elle-même laissée dans un flou qui ne laisse pas d'inquiéter.

Ce jeu avec la raison permet au candidat de la droite de se présenter à la fois comme plus à gauche que la gauche, tout en ne variant pas, au fond, sur les options qui lui permettent aussi de « tendre la main », selon ses propres dires, à l'extrême-droite.

Une série de fausses questions sans vraies réponses est sensée permettre aux opposants de se retrouver en sa personne :

« Pourquoi la gauche n'entend-elle plus la voix de Jaurès ? »

« Pourquoi la gauche n'entend-elle plus la voix de Camus ? »

« Longtemps la droite a ignoré le travailleur et la gauche qui jadis s'identifiait à lui a fini par le trahir. »

Or, nous rappelle M. Sarkozy, « le travail c'est la liberté » (mais d'autres ne l'ont-ils pas aussi affirmé dans d'autres contextes ?)...

L'environnement chaotique dans lequel nous plonge M. Sarkozy ressortit donc globalement

à l'abus de langage, à savoir l'emploi de mots, par un locuteur situé, dans un contexte qui devrait suffire à lui en interdire l'usage.

On ne peut que lire en écho ce constat de Bernard Noël :

« L'abus de langage détériore la relation sociale et prive le sens de son sens. »

UN DOUBLE DISCOURS

En travaillant ainsi sur le texte de ce long discours, nous n'avons pu nous empêcher de penser à l'analyse que Jean-Pierre Faye avait consacrée à la « grammaire » des discours de Mussolini¹².

Rappelons que Jean-Pierre Faye montre que la première apparition du mot « totalitaire » se produit dans un discours qui fait partie d'une séquence en trois temps, s'étale sur un an et porte sur l'affaire Matteotti (député socialiste enlevé et assassiné par les « chemises noires » en 1924). Le premier texte s'adresse au parlement ; Mussolini y nie toute participation au crime (« s'il devait s'avérer tel, il susciterait l'indignation du gouvernement »); le second s'adresse aux fascistes et Mussolini affirme sa participation (« si le fascisme a été une association de malfaiteurs, moi je suis le chef de cette association »). Le troisième texte, où apparaît pour la première fois le terme totalitaire (« notre féroce volonté totalitaire sera poursuivie avec une férocité plus grande encore »), revendique le crime et interdit désormais d'y faire allusion.

Le troisième texte, surgissement de la narration totalitaire, réunit les deux premiers discours et leurs destinataires différents en une seule version, désormais revendiquée et décrétée hors d'atteinte.

Pour le cas de M. Sarkozy, c'est d'emblée que sont tenues toutes les versions à l'adresse de



tous les destinataires à la fois : je suis l'héritier de la gauche qui a trahi les ouvriers ; je prône l'ouverture et le dialogue républicain ; je suis partisan des expulsions musclées ; je résiste à la pression islamiste ; je suis le défenseur des droits ; j'imposerai à tous leurs devoirs, notamment à tous les profiteurs de l'aide sociale, etc.

Ce retournement instantané dans toutes les directions possibles constitue bien la manifestation la plus aboutie de l'alignement du champ politique sur la grammaire médiatique. Comme le souligne Bernard Noël : « ce sens, toujours en voie d'apparition-disparition dans le tremblé de l'actualité, est le leurre auquel est prise aujourd'hui notre société : il ne nous propose que des apparences là où nous croyons apercevoir la réalité¹³. » Il n'est plus nécessaire, désormais, d'interdire : il suffit d'aspirer la résistance dans un mouvement permanent, dont la confusion prive l'opposant de sens et de prise.

EFFETS ALIÉNANTS

Goffman entendait par là l'incapacité pour la victime de l'institution totale, à maintenir une distance ou à exprimer un désaccord sans que cette manifestation ne soit aussitôt réprimée.

Dans l'institution totale virtuelle incarnée par M. Sarkozy, cette incapacité de distance et de désaccord est produite par un discours chaotique qui occupe toutes les positions en même temps et entraîne chacun dans son mouvement, non sans acrobaties extrêmes parfois.

Lorsque M. Sarkozy demande, en conclusion : « Je demande à ma famille de m'aider. Je sais qu'elle a eu à souffrir. Je veux qu'elle comprenne que ce n'est pas de moi qu'il s'agit mais de la France (mais n'est-ce pas la même chose (Nda) ?).

Je demande à mes amis qui m'ont accompag-

né jusqu'ici de me laisser libre, libre d'aller vers les autres, vers celui qui n'a jamais été mon ami, qui n'a jamais appartenu à notre camp, à notre famille politique qui parfois nous a combattu¹⁴. Parce que lorsqu'il s'agit de la France, il n'y a plus de camp. »

Il cumule les fausses adresses (la demande aux amis s'adresse en fait aux adversaires ; on voit mal comment l'UMP empêcherait son candidat de rallier les voix des opposants...) et décrète qu'il n'y a plus de camps au moment même où il constate que le sien ne rassemble pas (encore) tout le monde...

Le discours d'investiture de M. Sarkozy est totalement virtuel et total par la vertu de cette virtualité.

Reconnaissons que cette institution totale d'un nouveau genre n'est pas facile à combattre, comme le note Bernard Noël :

« La privation de sens est indolore, imperceptible et invisible. Nous n'avons l'habitude que de pouvoirs situés dont les contraintes nous demeurent extérieures. ; nous ne savons rien d'un pouvoir fuyant, insituable et insinuant, qui se mêle insaisissablement à notre intériorité. Ce pouvoir-là est fort d'une force incon nue parce que son emprise nous échappe¹⁵. »

On notera qu'on a souvent reproché à Mme Royal de n'avoir pas de programme. Ce n'est certes pas le cas de M. Sarkozy puisque le sien les englobe tous.

Ce qui donne une tournure involontairement auto-destructrice au slogan de sa campagne « ensemble (puisque j'énonce tous les programmes à la fois)...tout est possible (même le pire) »

Et de fait, dans le confinement aligné qui constitue sa ligne politique principale, nous assistons à la promotion absolue du n'importe quoi érigé à l'état de système (au-



quel il est impossible de s'opposer), ce qui ne veut pas dire cependant que toutes ces politiques virtuelles seront menées réellement. Un jour, s'il est élu, des choix seront faits par et dans l'action.

Il conviendra alors, s'il en est encore temps, de demander raison au candidat Sarkozy de ses promesses tous azimuts. Mais nous devrions réfléchir, à propos de celui qui est entré

en politique « comme on entre en guerre », selon ses propres dires, à l'avertissement lancé par Werner Heisenberg :

« Personne ne sait ce qui sera « réel » pour les hommes à l'issue des guerres qui commencent maintenant. »¹⁶

NOTES

- ¹ J. Blairon et J. Fastrès, *Luttes culturelles, luttes sociales*, publié dans <http://www.intermag.be>. Voir surtout les développements 3, 4 et 5 dans la deuxième partie.
- ² Il n'est (malheureusement d'ailleurs) pas le seul à pratiquer de la sorte, mais il nous semble que chez lui on passe une sorte de seuil décisif, qu'on a affaire à une catégorie distincte, ne serait ce que par le caractère de systématisme et l'intensité qui est recherchée dans ce que la presse appelle ses « dérapages ».
- ³ B. Noel, *La castration mentale*, Paris, P.O.L, 1997, p. 100
- ⁴ Texte accessible sur <http://www.lemonde.fr>
- ⁵ Notons que ces formules rejoignent le vocabulaire qui concerne les acteurs ou gens de spectacle, dont certains sont crédités d'une performance, « tout donner devant la caméra ou le public », le « tout » désignant un degré d'exhibition.
- ⁶ Pierre Lévy par exemple pose que « le message sur l'événement est en même temps et indissolublement une séquence de l'événement. » ou encore « les messages qui virtualisent l'événement sont en même temps sa prolongation, ils participent à son exécution, à sa détermination inachevée, ils en font partie. », in *Qu'est-ce que le virtuel ?*, Paris, La Découverte, 1998, pp. 55-56.
- ⁷ C'est aussi la thèse de Paul Virilio dans ses ouvrages critiques consacrés aux nouvelles technologies et au nouveau pouvoir de la vitesse.
- ⁸ B. Noel, *Le sens la sensure*, Le Roelux, Talus d'approche, 1985, p.84
- ⁹ Résonances curieuses : exemple le compte rendu de cette apparition mussolinienne dans *Il popolo d'Italia* en juin 1937 : « Les soixante mille femmes sont maintenant toutes dressées, tendues vers lui, en un seul élan qui explose très haut : « Duce!Duce!Duce! », cfr *Eléments pour une analyse du fascisme*, Séminaire de M.-A. Macciochi, tome 1, Paris, U.G.E., 1976, p. 180.
- ¹⁰ Cfr texte liminaire
- ¹¹ Ici encore, l'ordre de la série mériterait une analyse, le dernier exemple permettant d'asseoir la généralité peu fondée du premier.
- ¹² « Critique des langages et analyse de classe – Langages totalitaires : fascisme et nazisme », in *Eléments pour une analyse du fascisme*, Séminaire de M.-A. Macciochi, tome 1, Paris, U.G.E., 1976, pp. 279 et sq.
- ¹³ B. Noel, *La castration mentale*, Paris, P.O.L, 1997, p. 107
- ¹⁴ Beau lapsus d'écriture : l'absence de virgule fait que le texte se lit « notre famille politique qui par-



fois nous a combattu (singulier) » au lieu que ce soit
« celui qui n'a jamais été mon ami ».

¹⁵ B. Noel, *La castration mentale*, Paris, P.O.L, 1999,
p. 112

¹⁶ Cité par Paul Virilio en exergue de son livre *La
bombe informatique*, Paris, Galilée, 1998.